

Le travail thérapeutique avec Loïc

De l'abord transférentiel du trauma à l'émergence du sujet¹

Françoise Bessis

Je vais donner ici une illustration de la façon dont j'ai travaillé, en tant que psychanalyste, avec un malade atteint de cancer, rencontré dans le Centre, un patient qui avait déjà fait deux trajets analytiques et qui, à nouveau confronté au trauma par l'annonce du cancer, s'est trouvé faire un trajet tout à fait inédit.

Je voudrais préciser aussi qu'en vous exposant le trajet de Loïc, je réponds à un souhait qu'il a explicitement exprimé avant de mourir, que je témoigne du travail que nous avons accompli ensemble pendant trois ans, un travail qui lui a permis, à travers une voie difficile, entre renoncement et espoir, de faire l'expérience nouvelle pour lui d'une liberté de vivre, de penser et d'agir malgré la destruction progressive de son corps par la maladie.

En préambule à ce récit, l'évocation théorico-clinique des outils que j'utilise dans mon approche transférentielle me paraît nécessaire.

Loin de ces butées sur le réel que sont ces traumas qui participent au processus de construction psychique élaboré par Freud et sont sources de franchissements créatifs (entrée dans le langage, confrontation à la différence des sexes...), les traumas considérés ici sont des traumas destructeurs atteignant le sujet dans tout son être – son psyché-soma – entamant sa continuité d'existence et ses capacités d'intégration psychique, et qui sont liés à une action meurtrière de l'environnement (traumas des liens précoces, transgénérationnels et de la grande Histoire).

C'est Ferenczi qui, de manière décisive, en a précisément identifié les processus destructeurs à travers les traces qu'ils laissent dans le psychisme et par lesquelles se révèle – fait essentiel – que le trauma a eu lieu. Conscient des enjeux vitaux pour le patient de cette découverte, Ferenczi a exploré à la fois les mécanismes de défense permettant d'assurer la survie (clivage, incorporation de l'agresseur) au détriment du développement du sujet, et les dispositions transférentielles requises par l'analyste pour accueillir le trauma dans la cure et en permettre sa résolution thérapeutique.

¹ Texte paru dans *Corps en discordance, somatoses et psychoses*, sous la direction d'Houchang Guilyardi, éd. APM-ECP Sciences, 2017, p. 253-273.

Une des caractéristiques majeures du trauma est sa difficulté d'accès, tant pour le patient que pour l'analyste, compte tenu de sa non inscription psychique empêchant notamment l'élaboration de ses formations de l'inconscient que sont les symptômes.

Du côté du patient, la sidération traumatique, qui prive l'émotion de sa possibilité de représentation, et le déni du trauma, qui pour Ferenczi en scelle l'impact meurtrier, l'empêche de faire du trauma un événement, une expérience vécue, inscriptible ; en effet, cette non attestation – absence de tiers – empêche l'introjection d'un témoin, cet autre en soi réflexif qui rend possible cette inscription (le « je me », le « touchant-touché introjectif » de Nicolas Abraham).

D'après mon expérience, notamment au Centre Pierre Cazenave - Psychisme et Cancer, l'irruption du cancer, somatisation grave au risque mortel, imprévisible, angoissante et précarisante, est un trauma qui peut susciter un moment d'ouverture psychique fécond, renvoyant le sujet à sa vulnérabilité primordiale, facilitant l'accès à ses traumas des liens précoces, qu'ils soient d'empiétement ou de carence, dont la particularité est de se situer dans ce temps où le psyché-soma de l'infans est en formation et dans une dépendance absolue à l'environnement ; dans ce contexte, le maintien du lien vital à l'environnement, essentiel à la survie, est obtenu grâce à des mécanismes de défense étouffant le self initial, matrice du sujet. Ce sont ces stigmates, toujours actifs chez le patient, qui signent le trauma.

Dans la cure, l'analyste devra aller au-devant du patient pour ne pas le laisser seul dans sa détresse, ce qui redoublerait son trauma, et être apte à accueillir celui-ci, qui se manifeste essentiellement sous forme de répétition, d'agirs traumatiques, parfois extrêmement violents, que nous allons explorer dans le cas clinique ; pour Ferenczi, cette répétition, ce réel qui insiste à se manifester pour s'inscrire, se situe plutôt du côté de la pulsion de vie.

Dans notre approche du trauma, en rapport avec cette somatisation grave qu'est le cancer, il est particulièrement important d'évoquer cette hypothèse cliniquement consistante que le réel traumatique peut, selon Ferenczi inspiré en cela par Groddeck, s'inscrire dans le corps, constituant ainsi une mémoire corporelle, le corps et les organes acquérant là non pas une capacité de conversion, à l'œuvre dans l'hystérie, mais, dit Ferenczi, une capacité de matérialisation ; dans son livre *L'île des rêves de Sandor Ferenczi*, José Jimenez Avello dit que cette « matérialisation » peut être entendue comme une somatisation, un processus corporel de symbolisation. Pour Ferenczi, comme pour Winnicott dans son texte sur les aspects négatifs et positifs de la maladie somatique, la somatisation participe d'une tentative de symbolisation et de restauration du lien psyché-soma.

Pour Groddeck et Ferenczi, dans l'inconscient, il n'y aurait pas que des représentations de choses, mais des choses elles-mêmes. Ne serait-ce pas là le versant somatique de l'inconscient, cet

inconscient retranché, réel auquel l'analyste aura à faire dans ce travail d'inscription psychique, de symbolisation où il est engagé dans la cure.

Nicolas Abraham définit le processus de symbolisation comme le passage d'un fonctionnement à un autre fonctionnement plus complexe, plus créatif, permettant au sujet de naître.

L'abord transférentiel du trauma vise à permettre au patient l'introjection d'une relation à l'autre qui le rende apte à sortir d'une topique de survie, d'un temps figé par le trauma, et de redonner vie à cet enfant non attesté, retranché, au bénéfice d'une croissance psychique permettant l'émergence du sujet et son ancrage dans le psyché-soma. C'est ce que nous allons tenter de développer dans ce cheminement clinique scandé en trois temps.

Premier temps : La rencontre et l'approche mutuelle

Loïc débarqua un jour dans le groupe d'accueil de ma permanence hebdomadaire que j'anime avec deux accueillantes, groupe ouvert où se retrouvent anciens malades et nouveaux arrivants. Chacun gardera une impression bouleversante de ce jeune homme livide, agité, en pleine détresse, faisant ainsi irruption et se précipitant sans un mot sur les gâteaux présents sur la table conviviale, les enfournant fébrilement comme pour tamponner le flux hémorragique d'une angoisse débordante. Un peu apaisé par cette accroche et la présence contenante du groupe, il parvient à nous dire qu'il sort d'un service de neurologie où on vient de lui annoncer un lymphome à localisation cérébrale, très rare et extrêmement grave. « Le cerveau, la seule partie de mon corps dont je sois fier », ajouta-t-il avec un rire assez désespéré.

Dans le groupe d'accueil, qu'il fréquente quelque temps, je perçois, derrière une brillante intelligence qu'il avance avec une certaine arrogance, un profond mal d'être, et me rendant compte qu'il esquivait toute interaction émotionnelle avec le groupe et se révèle incapable de profiter de l'apport des autres, je lui propose un entretien individuel, ce qui le soulage et lui permettra de garder aussi un lien avec le groupe.

Au cours des entretiens, il revient sur ses deux trajets analytiques, à l'issue desquels il a acquis un savoir sur le caractère traumatique de son histoire d'enfance – savoir dont il souhaite faire part à l'analyste que je suis, pour que je le connaisse. Il va me livrer alors, avec une sorte de lucidité à la fois terrible et froide, des éléments extrêmement violents de son histoire d'enfant traumatisé, d'une façon telle que j'ai le sentiment qu'il est extérieur à cette histoire, si bien que j'éprouve le plus grand mal à entrer en contact avec cet enfant détruit dont il me parle et avec lequel il a, semble-t-il, lui-même perdu le contact.

Loïc m'explique qu'il a toujours été pour sa mère un objet d'emprise, que tout désir, toute initiative de sa part qui ne correspondait pas à ses vues était contré car c'était elle, sa mère, qui savait ce qu'il devait faire et être. Il me dit : « J'ai pu analyser qu'il ne pouvait y avoir aucun espace entre elle et moi, quoi que ce soit qui nous sépare. » Elle lui disait : « Ne crains rien, je t'éduquerai jusqu'à ma mort » - ce que Loïc mit plus tard en résonance avec les mots de Zorn, ce jeune homme plein de colère atteint de cancer, qui déclare, dans son livre *Mars*, « J'ai été éduqué à mort ». Il me dit aussi, d'une façon très théorisée, que son père n'a jamais occupé une place de tiers et faisait bloc avec la mère, il dit ne se souvenir d'aucune parole ou d'aucun acte de sa part de soutien ou d'interdit, et il se décrit comme un enfant passif, anéanti, très seul, et très mauvais élève malgré un QI très élevé. Il se décrit aussi comme incapable de se rebeller car, dit-il, « lorsque je me soumettais à ses volontés, ma mère disait "quel ange" – ce qui me faisait revivre et me procurait un plaisir extraordinaire d'être comme fondu en elle, avec un sentiment de grande puissance ». « Mais j'ai compris aussi plus tard, ajoute-t-il, au prix de quel sacrifice de ma propre vie, de mon corps, était ce bénéfice narcissique qui ne durait d'ailleurs pas, car je redevenais un bloc d'angoisse. »

Abordant son histoire familiale, Loïc me dit qu'il est un corps mort habité par des fantômes ; il me présente ses parents comme n'ayant jamais pu se déprendre d'une idéalisation indéracinable de leurs pères respectifs, figures puissantes, charismatiques, se trouvant porter le même prénom – « ce prénom dont mes parents m'ont affublé », dit-il – ces deux grands-pères étant morts tous deux accidentellement très peu de temps avant sa naissance. Loïc me dit que ses parents ne l'ont pas conçu dans le désir de donner la vie à un enfant réel autre qu'eux, mais pour qu'il soit un lieu de survie de ces figures tutélaires qui conforte ses parents dans l'illusion de leur non-mort. Loïc me dit que ses parents sont des tombes faisant barrage à tout questionnement de sa part, incapables de lui parler d'eux.

En contrepoint de l'analyse de Loïc, j'ajouterais :

Ces figures fantomatiques, ces « incorporats » n'auraient-ils pas produit des lacunes irrémédiables dans le tissu relationnel subtil qui se crée entre la mère et son enfant, « la rêverie maternelle » de Bion, la « matrice psychique transitionnelle » de Philippe Réfabert, et qui permet à la mère de le faire exister dans la réalité et de l'inscrire dans sa lignée ?

Loïc me parle de manifestations criantes qui imposèrent à l'adolescence le recours à un premier thérapeute : contractures douloureuses qui, tordant tout son corps, le pétrifiaient, impulsions suicidaires, auto-agressions corporelles et sexuelles.

Je dis à Loïc qu'il me semblait que par ces manifestations, il réitérait le trauma sur lui-même, dans une forme d'appel à l'autre.

Loïc me dit que cette thérapie l'a sauvé, en lui permettant de s'évader du domicile parental, de s'investir dans des activités sportives – la planche à voile – et intellectuelles – la philosophie et la psychanalyse – et de rencontrer une compagne.

Puis il évoque la situation extrêmement traumatique où il se trouve actuellement, et depuis plusieurs années, embourbé. Ayant quitté l'enseignement de la philosophie où il avait le sentiment de végéter, il travaille dans une prestigieuse société de recherche en publicité où, pris dans un rythme de travail infernal, envoyé aux quatre coins du monde, il tient uniquement par un état d'excitation permanent. Soumis sans restriction aux exigences de ses trois patronnes successives, en contrepartie d'une valorisation et de marques de reconnaissance incessantes, il ne peut rien leur refuser. N'ayant plus aucun espace pour sa vie personnelle, il délaisse sa compagne et finit, du fait de ses absences répétées, par se faire lâcher par son analyste. C'est finalement l'irruption du cancer, qui viendrait à la place d'un acte psychique de sa part, qui va interrompre cette progression traumatique incontrôlable.

Parvenue à ce point, deux questions se posent à moi, qui participent de mon engagement dans le travail thérapeutique avec Loïc, et de l'appréciation du niveau auquel se situe ce travail :

— La première question concerne l'impuissance de Loïc à avoir pu résister à se jeter à corps perdu dans une situation traumatique aussi meurtrière, et son incapacité à s'en extraire. A quoi attribuer le caractère inopérant de son savoir, pourtant construit à partir de son travail analytique sur ses traumatismes d'enfance ? Ce savoir inopérant à promouvoir un fonctionnement nouveau, à avoir une prise symbolique sur la réalité, notamment, en l'occurrence, dans sa capacité à avoir pu faire coupure, tiers par rapport à la relation mortifère à ses patronnes.

Mon hypothèse est que ce savoir inopérant pourrait porter la trace des effets destructeurs des traumatismes des liens précoces, remontant à ce temps d'immaturité et de vulnérabilité où l'enfant se trouve dans une dépendance totale, car vitale, à l'adulte.

Ce savoir auquel il manquerait la dimension émotionnelle essentielle pour prendre conscience et faire acte de pensée efficiente fait écho au clivage identifié par Ferenczi, ce mécanisme de défense extrême pour faire face à la défaillance de l'autre, qu'elle soit de carence ou d'empiétement, et qui permet de maintenir un lien à la réalité au prix du sacrifice d'une partie de soi. Cet autoclivage narcissique s'opère entre, d'un côté, une partie de soi qui sait, omnisciente, devenue insensible du fait de son incorporation de l'agresseur, et même meurtrière, autodestructrice, tel un surmoi féroce imposant des interdits de vivre, et de l'autre, une partie demeurée sensible, mais inanimée, privée de vie. Plus tard Winnicott, lui, parlera d'un intellect clivé de cette part vivante de la psyché qu'est le psyché-soma et de l'inconscient qui en constitue l'articulation.

Loïc se trouverait ainsi dans la position de ce « nourrisson savant » issu du clivage et qui, s'étant réfugié dans la sphère intellectuelle en position d'observateur passif, serait impuissant à secourir cet enfant sous trauma, cette part de lui qui ne cesse de se faire détruire.

— La deuxième question dont je fais part à Loïc, pour que nous l'examinions, concerne l'interruption de sa cure dans un moment aussi dangereux pour lui. Loïc me dit que sa mise à la porte par son analyste a répondu à un passage à l'acte de sa part : il aurait placé son analyste dans un rapport de force en concurrence avec sa patronne, obéir à celle-ci l'empêchant de se rendre à ses séances.

Poursuivant notre recherche, nous constatons que cette conduite de Loïc a débuté après un événement survenu dans la cure.

Alors qu'après beaucoup d'hésitations, craignant de perdre l'estime de cet analyste qu'il fréquentait depuis plusieurs années, Loïc se risquait à lui faire part de son impression d'être face à lui comme face à une mécanique, un robot, d'être laissé seul dans son marasme, et qu'au sortir de la séance précédente il s'était senti complètement vidé, ayant subi « une vidange ». L'analyste ne lui répondit rien et leva la séance sur un jeu signifiant sur le mot « vie d'ange » - faisant ainsi écho, de façon mortifère, à ce « quel ange ! », instrument de la séduction et de la soumission maternelles. D'abord transporté comme avec sa mère dans un ravissement, Loïc tomba bientôt dans une grande inquiétude car il ressentit une profonde gêne dans la gorge, comme si un objet l'obstruait. Lui vient alors cette idée saugrenue, me dit-il, qu'il a un enfant dans le gosier. « Vous en avez parlé à votre analyste ? » « Je n'en ai même pas eu l'idée. »

Il me semblait utile de communiquer à Loïc mon interprétation de cette séquence pour qu'il puisse réaliser ce qui lui était arrivé, et comprendre le sens de son passage à l'acte à l'égard de son analyste auquel il avait fait subir ses absences répétées.

Je dis à Loïc qu'il avait perdu tout espoir de se faire entendre et aider par son analyste dès lors que celui-ci ne put reconnaître le caractère traumatique de son attitude à son égard, « l'avoir laissé seul dans son marasme », ce qui l'avait vidé. Le fait que son analyste n'ait pu attester de son action traumatique redoublait en fait le trauma et ruinait toute possibilité de sa résolution thérapeutique dans le transfert. Par cette non attestation, l'analyste a laissé échappé, me semble-t-il, l'occasion de transformer cet événement transférentiel, que Ferenczi appelle la répétition du crime, si précieux dans la thérapie du trauma, en une expérience mutative pour le patient.

« C'est à ce moment-là que vous avez perdu votre analyste, dis-je à Loïc, et vous l'avez mis en position d'agent traumatique dans la réalité, à l'égal de votre patronne. »

J'ajouterai à ce sujet une réflexion en rapport avec ma propre pratique : cette fin de non-recevoir opposée à l'enfant sous trauma, cet enfant qui, refusé, étrangle Loïc et lui fait ravalier son trauma,

ne questionnait-elle pas la capacité de l'analyste à être en contact avec cet enfant en lui, cet enfant issu du trauma ?

En effet, le patient ne vient-il pas chercher l'analyste au lieu de ses failles, de ses propres traumas, là où il ne cesse de faire naître et renaître un enfant ?

Comment allons-nous, dans notre travail mutuel, Loïc et moi, donner vie et existence à cet enfant sous trauma, retranché, non attesté, non inscrit dans les formations de l'inconscient, se manifestant par le truchement du corps, par des affects privés de représentation, par des agirs et des pensées sans penseur ?

Deuxième temps : le trauma rejoué dans le transfert

Deux sortes d'événements vont marquer l'engagement de Loïc dans le travail thérapeutique avec moi :

- l'établissement du transfert dans ses différentes modalités
- la répétition du trauma et son élaboration dans le transfert

Probablement du fait du sentiment de précarité, du besoin de protection induit par la maladie, mais aussi peut-être dans l'espoir que l'histoire infantile se rejoue autrement, Loïc se rapproche de sa mère en lui demandant d'occuper un de ses appartements. Elle accepte aux conditions qu'elle lui impose, celles exigées de ses locataires habituels.

Retrouvant à plusieurs reprises Loïc dans un état d'abattement profond, de vide, privé de son élan vital, état dont il ne sait que penser et qu'il ne rattache pas à la maladie, je prends l'initiative d'une investigation. Nous découvrons alors qu'il est sous le coup de traumas infligés par la mère qui, dans un besoin vital qu'il lui appartienne, comme s'il faisait partie de son propre corps, annihile en lui toute possibilité d'être un Autre :

- une demande ou un propos de Loïc qui la dérange ou la contrarie sont annulés par cette réponse : « C'est le cancer qui te fait dire ça » ;
- Le refus d'inscrire sur le contrat de bail sa compagne, dont elle a toujours refusé l'existence ;
- comme Loïc se plaint de terribles maux de tête liés à son lymphome, elle lui rétorque :
« C'est comme moi, j'ai souvent mal à la tête le matin, je prends un café et tout va bien. »

Le fait que je puisse donner à Loïc la possibilité de faire un lien entre ces attaques traumatiques et leurs effets ravageants sur lui restaure la connexion symbolique, brisée par le trauma, qui lui permet de donner sens à son vécu. Il retrouve ainsi énergie et espoir, mais en même temps, il est envahi par un terrible sentiment de culpabilité vis-à-vis de cette mère, qu'il a peur de tuer s'il la lâche ; il

me dit même qu'il se sent responsable de sa toxicité à son égard et fautif de ne pouvoir la faire évoluer.

De tels propos nous font progressivement prendre la mesure du type de lien, de pacte inconscient qui l'attache à cette mère, lui intimant implicitement l'obligation de la faire vivre en lui pour lui insuffler la vie dont elle aurait été privée, victime elle-même d'un meurtre d'âme, facteur d'un vide aux effets meurtriers sur l'enfant qu'il était.

Cette contrainte inconsciente subie par un enfant d'incorporer le parent abuseur car détruit lui-même au prix de l'abandon de son propre soi est une découverte majeure de Ferenczi quant aux effets destructeurs du trauma. En effet, cette identification à l'agresseur, ainsi qu'il nomma ce mécanisme, entrave la construction d'une relation d'altérité susceptible d'être introjectée – l'existence de cet autre en soi qui participe à la construction psychique et à l'émergence du sujet.

Progressivement se développait chez Loïc une capacité à me sentir proche, apte à le ramener à la vie, me disait-il, dans les moments d'extrême détresse, d'effondrement, d'angoisse de mort ; il me semblait que fonctionnait entre nous cette communication primitive, ce mode de transfert qu'est l'identification projective dont parle Bion, l'analyste se rendant apte à accueillir dans son propre psychisme, pour les symboliser, les éléments traumatiques, émotions, affects, qui débordent les capacités d'élaboration du patient ; ce passage par le psychisme d'un autre permettant au patient de se réapproprier ces éléments psychiques en les introjectant et de s'en enrichir.

Répondre ainsi aux besoins vitaux de Loïc me permettait de rejoindre en lui cet enfant livré à la terreur dans une absolue solitude et d'établir un lien qui, à ce niveau primordial, pouvait contribuer à assurer la continuité, la permanence de son être, dans des situations traumatiques. L'établissement de ce lien, de cette confiance, permit que puisse s'actualiser le trauma dans le transfert, avec toute sa destructivité, par la répétition d'« agirs traumatiques » que me faisait subir Loïc, et qui me prenaient au dépourvu, m'atteignant violemment, pouvant même sur le coup me désespérer et entamer voire détruire le lien avec lui.

Ainsi Loïc m'assignait-il une place de mère abusive, violeuse de son intimité, abusant de sa vulnérabilité, mais je pouvais aussi être traitée comme un enfant subissant sa maltraitance.

Comme l'analyse si bien Pierre Delaunay dans son livre *Les quatre transferts*², l'extrême brutalité de ces « agirs » traumatiques se manifeste par « une action directe, immédiate sur le réel de l'autre, corps et âme, sans intermédiaire imaginaire, avant toute représentation ».

Il m'était souvent très difficile de survivre à ces agirs, « survivre » au sens où Winnicott l'entend, c'est-à-dire pouvoir continuer à être son analyste, cet autre extérieur à lui qu'il pouvait utiliser pour

² Fédération des Ateliers de psychanalyse, Paris, 2012.

son propre travail, sans être totalement annulé par ces projections traumatiques dans une relation en miroir.

Ce qui m'aidait à « survivre », c'était la conviction que ce que Loïc me faisait subir et vivre était le seul langage par lequel, en me permettant d'être atteinte et affectée comme il l'avait été, il pouvait me communiquer son vécu et me donner accès à son trauma. Ainsi, cette violente interpellation qui me faisait partie prenante de son chaos intérieur était-elle aussi un appel à l'aide.

A cet égard, deux événements furent particulièrement significatifs des enjeux thérapeutiques et mutatifs pour Loïc de la répétition du trauma dans le transfert, c'est-à-dire, comme le dit Nicolas Abraham, dans un contexte qui, symboliquement, le répare.

Alors que j'arrive un jour à l'hôpital pour sa séance, convenue entre nous à l'avance, les infirmières m'interpellent pour me dire qu'elles vont appeler, malgré l'opposition de Loïc, le psychiatre, pour le médicurer, car il tient des propos confus et incohérents. Leur demandant d'attendre, j'entre dans la chambre de Loïc qui m'assène brutalement « Qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce qui me garantit que vous ne venez pas jouer de moi en profitant de ma faiblesse ? » Loin de quitter sa chambre, je me précipite vers lui et lui saisit vigoureusement les mains. Loïc est surpris mais ne me repousse pas. Je m'assois sur le bord de son lit et lui demande « Qu'est-ce qui vous arrive ? ».

Il me dit être pris dans un cyclone, « c'est peut-être dû au tournoiement des pales du ventilateur plafonnier que les infirmières ne veulent pas éteindre », dit-il en ricanant, et il ajoute qu'il crève d'angoisse. Je lui demande : Depuis quand ? Il me répond : « Hier soir, j'ai eu la visite inopinée de ma mère, je ne sais pas ce qui s'est dit mais je me suis senti ligoté, immobilisé, à sa merci. Après j'ai eu une très forte crise de tétanie, comme au bon vieux temps, et j'ai fait un cauchemar qui m'a terrifié. J'étais seul aux commandes du Titanic, le bateau allait à une vitesse folle que je ne pouvais maîtriser, il pénétrait dans les terres, s'écrasait dans une mairie, et je me suis réveillé dans une explosion. »

Ce cauchemar n'était-il pas la tentative de donner forme à cette incorporation mutuelle, traumatique, entre lui et sa mère – sa mère en lui, lui en sa mère ?

C'est ce que je communique en substance à Loïc.

Au fil de l'entretien, Loïc semble sortir de la panique et de la confusion, se ressaisir, ce qui rend inutile l'intervention du psychiatre.

Comme je prends congé, Loïc me dit qu'il veut poursuivre la thérapie à mon cabinet, pour s'y engager davantage ; peut-être avait-il entrevu un échappement à cette impasse radicale où il était avec sa mère, la possibilité d'un tiers ?

Il me semblait que l'effet positif de cette séance tenait au fait qu'à partir de cette place d'abuseur à laquelle Loïc m'assignait dans le transfert, j'aie pu m'en décaler, occuper une place d'autre et me

porter au secours de l'enfant en détresse. Cela signifiait à Loïc qu'à travers son agir destructif à mon égard, j'avais pu y survivre et entendre un appel – son appel d'enfant sous trauma, et me rendre témoin de ce trauma, ce qui le rendait pour lui pensable, subjectivable.

Quelque temps plus tard, nous allons, Loïc et moi, être plongés dans une nouvelle situation traumatique. Un jour, alors que je retrouve Loïc pour sa séance, non à mon cabinet, car il est trop épuisé pour s'y rendre, mais à son domicile, je suis saisie par son changement physique depuis notre dernier entretien ayant précédé une courte hospitalisation. Il est livide, amaigri, chancelant. En réponse à mon regard, il me dit qu'il ne sait pas ce qui lui arrive, que la maladie est stationnaire, mais qu'il ne peut plus rien avaler depuis plusieurs jours. Loïc est un gourmet, son plaisir de manger a jusque-là résisté aux effets de la chimio, son anorexie est un phénomène nouveau, grave, au sujet duquel j'entame immédiatement une investigation. J'apprends alors que cette anorexie a débuté au moment précis où, alors qu'il prenait son déjeuner dans sa chambre d'hôpital, sa mère a brusquement fait irruption, flanquée de la vieille nourrice qui avait été, m'avait dit Loïc, une des rares présences bienfaisantes tolérées par la mère, et qu'il n'avait pas revue depuis longtemps. S'appuyant sur le travail thérapeutique accompli ensemble, Loïc avait récemment pu interdire à sa mère de le voir à l'hôpital où il se sentait particulièrement vulnérable face à ses attaques traumatiques. Il lui avait dit qu'il la mettrait à la porte si elle ne respectait pas son interdiction. De cette visite que je lui demande de me raconter, il ne se souvient que de l'image de sa nourrice et de sa mère apparaissant dans l'encadrement de la porte, et d'avoir senti ses forces le quitter, d'avoir été cloué sur place, comme pétrifié. « Et c'est le blanc », me dit-il. Il n'a aucune notion du temps qu'a duré cette visite, aucun souvenir de ce qui s'est passé. Je suis alors captée, comme projetée dans cette scène, prise d'une violente douleur au ventre, comme si un coup m'était porté. Un sentiment mêlé d'horreur et de rage m'envahit alors, suscitant une pensée qui me fait m'écrier : « Mais vous avez été tué ».

Je lui fais part alors du trouble et de la douleur qui m'ont étreinte à l'évocation des bribes de cette scène, survivance du trauma, comme si j'y participais, me faisant mesurer la violence qui lui a été faite, jusqu'à le priver de conscience, ce blanc qu'il a évoqué – cette commotion psychique qui le prive de la possibilité de la ressentir, de la souffrir, cette violence, et donc de la mentaliser.

Loïc se dit ébranlé par ma réaction, mais aussi réveillé, et réconforté car il n'est pas seul ; Loïc veut absolument savoir ce qui lui est arrivé et nous entamons aussitôt l'exploration de la teneur et de la portée de ce meurtre psychique.

Par l'intrusion de la mère avec la nourrice, Loïc aurait été précipité dans une situation d'impasse, de double bind, d'impensable qui l'annihilait comme sujet.

En effet, tenir parole en mettant sa mère à la porte devenait un acte injuste, arbitraire, face à cette nourrice totalement ignorante des enjeux pour Loïc d'un tel acte, ce qui le mettait à ses yeux en position d'abuseur, de maltraitance à l'égard de cette femme aimée.

Témoigner de son affection vis-à-vis de sa nourrice en ne faisant pas valoir l'interdiction faite à sa mère le replongeait dans une situation d'enfant totalement soumis, impuissant à poser des actes. Assigné ainsi à une place d'abuseur et d'enfant réduit à la soumission dans un télescopage meurtrier qui réactualisait son clivage, Loïc serait tombé dans l'inconscience.

Loïc me dit mesurer le péril que représente pour lui l'incapacité de sa mère à le respecter comme un autre, mais ce qui m'indique qu'il peut prendre maintenant du recul, il me dit aussi être touché que sa mère, pour le voir à toute force, ait trouvé le moyen de s'accoler ce complément mère représenté par la nourrice, comme si elle avait, me dit-il, une intuition obscure de ce qui lui manquait. Je dis à Loïc qu'il me semblait qu'il avait mis sa mère à l'extérieur, qu'il l'avait en quelque sorte désincorporée. C'est dur, me dit-il, mais j'ai l'impression cette fois d'avoir saisi quelque chose. J'entendis qu'il me parlait là avec une conviction nouvelle, cette conviction étant pour Ferenczi essentielle pour que le trauma ne soit plus extérieur au sujet, qu'il puisse se le représenter, le symboliser.

En y repensant après coup, il me semblait que cette réanimation post-traumatique de Loïc résultait de ma capacité à avoir pu, comme lui, subir ce trauma, mais sans en être, comme lui, détruite, c'est-à-dire en pouvant l'éprouver, le vivre, et donc en attester, y ayant survécu. La transmission à Loïc de mon vécu de son trauma lui aurait donné la dimension émotionnelle qui lui avait manqué pour en authentifier la perception et en attester.

Troisième temps : La sortie du trauma, la naissance et la vie de Loïc

Il se produisit bientôt un tournant décisif dans la cure et la vie de Loïc qui fut habité par un véritable renouveau au sens où Balint le conçoit, comme la régression – qui est en fait un progrès – à un enfant pré-traumatique capable d'accéder à une vie nouvelle, d'aimer innocemment sans être barré par l'angoisse, l'absence de confiance.

Une expérience corporelle de Loïc traduisit cette renaissance ; lors d'une manipulation crânienne par son ostéopathe, il eut la sensation que son cerveau se mobilisait comme un fœtus dans le liquide amniotique. « L'énergie fonctionne dans mon corps, me dit-il, quelque chose s'est décroisé. » Être témoins de la naissance de ce corps subjectif sur fond d'un autre corps, celui occupé et miné par la maladie, nous émut beaucoup, Loïc et moi.

Un jour, Loïc me déclara : « Le lymphome peut revenir, pour moi, la seule sécurité, c'est vivre. Et vivre, c'est agir et transmettre ; laisser passer la loi de transmission pathogène ou y remédier, ça devient une question cruciale pour moi. »

Loïc fit un rêve qui inaugura une très riche production onirique jusque-là presque absente, et qu'il appela le « rêve du Moi ». « Je devais aller à ma séance, puis aller chanter dans un concert de rock, dans une ville de province dont le nom apparaît sur une carte. La ville se nomme Moi et se situe entre Le Mans et Vannes. Je demande à mon père de me prêter sa voiture. Après un refus initial, il accepte et prononce ces paroles : "Il faudra que je t'apprenne à être un partenaire désirable de conduite." »

Ce rêve remplit de joie Loïc : pour la première fois de sa vie, son père, me dit-il, manifeste un désir d'échange, de coopération. Il parle en son nom propre, en dehors de la mère, et s'adresse à lui. Et d'ajouter avec son à-propos habituel : « Je vais chanter chez Moi, accompagné des paroles de mon père, quoi rêver de mieux ? »

Cette possibilité nouvelle pour Loïc d'habiter son moi, cet espace à la fois corporel et psychique, n'était-elle pas l'indice de la sortie de ce clivage qui, le coupant d'un ancrage vivant dans le psychésoma, le privait de voix, d'une parole le représentant comme sujet ?

Par ailleurs, cette séparation psychique qui s'était opérée entre Loïc et sa mère, n'avait-elle pas ouvert un espace potentiel pour un père, un lieu pour que sa parole advienne ?

De fait, dans un moment très particulier, Loïc eut l'extraordinaire surprise d'entendre son père s'adresser à lui dans la réalité, avec des paroles fortes. Loïc ne peut attendre la séance suivante pour m'annoncer l'événement et me téléphone immédiatement car « vous êtes dans le coup », me dit-il. Avant cela, Loïc avait instauré un nouveau mode de relation avec sa mère, où c'est lui qui avait l'initiative, posant des actes, guidé par son désir et son seul jugement. Ainsi, il l'invitait à partager avec lui des repas qu'il avait plaisir à cuisiner ; et il avait décidé, unilatéralement, de cesser le paiement du loyer (mais non des charges) de l'appartement qu'il occupait, ce qui ne lésait en rien cette mère fortunée et lui permettait à lui, compte tenu de la baisse de ses revenus liée à sa maladie, de réaliser des souhaits qui lui tenaient à cœur.

C'est son père qui, alors, prend son téléphone – une première – et l'appelle pour lui dire, « Ne t'inquiète pas, je prends tout sur moi ».

Ces paroles eurent un énorme écho chez Loïc : il avait un père qui pouvait le reconnaître, reconnaître le bien-fondé de ses actes, un père qui, se portant garant de ses besoins vitaux, se portait ainsi garant de son existence.

Je mesurai alors l'importance du travail réalisé par Loïc dans la création de cette situation nouvelle où il se dotait de parents, en repensant à ce qu'il avait pu me dire à plusieurs reprises : sa honte, sa

blesse narcissique de ne pas avoir de parents à aimer, ce qui lui donnait un sentiment d'exclusion sociale.

Alors que la maladie ne cesse de gagner du terrain, le confrontant à des renoncements, des pertes cruelles, Loïc fait preuve d'une détermination exigeante dans la menée de sa vie, s'investissant avec beaucoup d'ardeur et de générosité vis-à-vis de son entourage, ses proches, ses amis, son oncologue, ses soignants. Il épouse sa compagne et participe à des actions innovantes dans le Centre. Il y impulse notamment la création du groupe adultes jeunes.

Un des derniers rêves que me raconta Loïc fut un cauchemar, que j'appelle le rêve des animaux, et qu'il m'amena avec fierté et joie, me disant « Je suis un citoyen du monde à part entière, et aussi thérapeute » - désir ancien de Loïc. Des gens arrivent pour un festin avec fourchettes et couteaux dans un lieu où se trouvent un petit veau, un petit âne et un petit cochon vivants. Extrêmement déçus que ces animaux ne soient pas prêts à être consommés, armés de leurs couteaux, ils se mettent à les découper vivants pour les manger. Loïc, dans le rêve, est témoin de cette scène, mais n'ayant pas de corps, il ne peut empêcher le carnage. Cependant, il sent que sa présence est perçue par les animaux, et qu'elle les soutient. Il se réveille sur les paroles de ces convives-bourreaux : « Ce n'est pas si grave, on a bien fait ça avec des humains pendant la dernière guerre mondiale ».

Loïc me dit qu'il a choisi son camp, sans ambiguïté, sans clivage. Il se sent maintenant prêt, me dit-il, à soutenir ceux qui sont vulnérables pour les restaurer dans leur dignité.

Je m'interrogeai avec un terrible serrement de cœur sur cette présence sans corps de Loïc. Avait-il fallu qu'il recoure à cette défense ultime, ce sacrifice de son corps, cette autotomie dont parle Ferenczi, pour ne pas être bouffé, cannibalisé, et survivre ? Survivre à ce meurtre en continuant d'exister comme présence vivante, comme trace, d'une existence transmissible à d'autres, pour les aider dans leur venue au monde.

Pour conclure ce récit de mon parcours thérapeutique avec Loïc, et en hommage à son travail et à l'homme qu'il était, me vient cette très belle réflexion de mon premier analyste, Serge Leclaire, dans son livre *Démasquer le réel* : « Présent aux portes de la mort comme seuls savent l'être ceux qui s'efforcent de naître. »